

Histoire de la découverte du Gouffre d'Esparros

par Norbert CASTERET et Germain GATTET

« Le Gouffre d'Esparros merveille du domaine souterrain »

Germain Gattet, directeur d'usine à Boussens, non loin de Saint-Gaudens, avait quarante-deux ans lors de ses premières armes. Nous nous mîmes ensemble – parfois en compagnie d'Élisabeth – à écumer les grottes et les gouffres du Comminges, pour satisfaire notre passion commune des mondes souterrains et, en ce qui le concernait, la passion de la photographie souterraine.

Sa Citroën quinze chevaux nous déposa un jour de 1938, au petit village d'Esparros. Il y avait plusieurs années que je recherchais dans ce secteur un certains puits, dit des Autrichiens, ainsi appelé parce que des Autrichiens y étaient descendus à la veille de la guerre de 1914.

Un berger nous conduisit ce jour-là à l'orifice tant cherché. Nous y déroulons nos échelles et descendons jusqu'à vingt mètres de profondeur, dans une salle circulaire percée de plusieurs puits verticaux. Dès lors, commence un long cheminement accidenté, entrecoupé de montées et de descentes, dans des enfilades de couloirs et de salles.

Dans l'une d'elles nous lisons sur une muraille des noms et la date de 1913 qui confirment ce qu'on nous avait rapporté au sujet de la venue des Autrichiens. Mais, parvenus dans un vestibule d'accès assez compliqué et à sol boueux, nous constatons que nos prédécesseurs dans ce gouffre-grotte n'ont laissé ici aucune trace, alors que nos chaussures s'y impriment profondément. Nous sommes de ce fait assurés d'être les premiers à parcourir ce vestibule, long et sinueux qui, toutefois, s'achève en cul-de-sac, à l'exception d'une

lucarne étroite qui exhale un courant d'air révélateur et tentateur.

Une séance d'élargissement au burin et au marteau nous permet de nous engager et de glisser à la limite de notre corpulence pour déboucher dans une chambrette où nous nous retrouvons tous deux, exténués mais ravis. La caverne continue par une nouvelle chatière plongeante. Je réussis à forcer ce goulet et, prenant pied dans un couloir très accidenté, je suis conduit jusqu'à une grande salle dont le plancher en partie effondré laisse entrevoir l'orifice d'un puits interne où je ne peux descendre, me trouvant seul et sans agrès. Je baptise ce lieu « Salle du 25 Juin ».

Quelques jours plus tard nous étions de nouveaux sur les lieux ; Élisabeth était des



nôtres. Pendant qu'avec Gattet je travaillais longuement à aménager les chatières, ma femme s'avança seule jusqu'à la « Salle du 25 juin » où elle parcourut un complexe de petites galeries et de chambrettes d'où elle revint émerveillée car elle y avait découvert des bouquets de stalactites excentriques dont elle nous fit une description tellement enthousiaste, qu'abandonnant nos outils, nous allâmes admirer sa trouvaille. De ma vie, je n'avais jamais vu de telle floraison minérale d'une délicatesse et d'une pureté inimaginable.

Vingt et un jour où nous parvînmes enfin à faire franchir les chatières à nos agrès et à les dérouler dans le puits encore vierge.

Tenu en laisse par Gattet, j'effectue cette descente de quarante mètres et prends pied dans une avenue de proportions imposantes où j'avance avide et stupéfait car je découvre à chaque pas des merveilles. Les parois sont tapissées, surchargées de myriades de houpettes, de pompons blancs qui forment le plus délicat et le plus somptueux décor que l'on puisse imaginer.

Je m'arrête stupéfait devant d'énormes floraisons scintillantes qui pendent du plafond, comme des brassés de lilas blancs. Ces gerbes de fleurs minérales sont suspendues à hauteur de mon visage. Je les scrute en détail, j'en fais le tour, retenant instinctivement mon souffle, tant ces édifices en dentelles paraissent fragiles. Leur fragilité est réelle et il ne faut pas les effleur.

Ces lilas blancs se sont élaborées, au cours des siècles et millénaires sans nombre. Cette floraison somptueuse est arrivée à son épanouissement complet et parfait, chacune de ces fleurs minuscules présente une blancheur idéales, liliiale, chaque cristal scintille sous le feu de ma lampe. Vie minérale, jouant à s'y méprendre la vie végétale, les lilas blancs d'Esparros, nés et éclos dans les ténèbres éternelles du gouffre, offrent une supériorité sur les fleurs nées dans la tiédeur du printemps et dans la lumière éclatante du soleil, c'est qu'ils sont immuables, inaltérables et qu'ils ne flétriront jamais.

Le décor se prolonge toujours aussi féérique. Non seulement les parois sont toujours tendues de velours de calcite et d'aragonite, mais le sol lui-même scintille car il est parsemé d'aiguilles et de fils

de gypse aussi fins que des fils d'araignées. A chaque pas je dois chercher et choisir la place où j'imprimerai mes chaussures cloutées qui, hélas, font des dégâts dans cette joaillerie où je suis le premier à pénétrer. Du plancher, mes regards remontent encore vers le plafond d'où descend en girandoles renversées et extravagantes un assortiment de stalactites excentriques les plus tourmentées et les plus originales que j'aie jamais admirées sous terre. J'ai déjà parcouru deux cents mètres dans l'avenue féerique. Là, un cran en profondeur de la caverne qui s'évase, s'approfondit en un étage inférieur où je ne le descendrai pas aujourd'hui. Gattet doit attendre impatiemment mon retour et le résultat de ma reconnaissance.

Je reviens rapidement au pied de l'échelle, et lui crie : « C'est une deuxième Cigalère » ! La Grotte de la Cigalère était en effet, à cette époque, ce que je connaissais de plus sensationnel et exceptionnel.

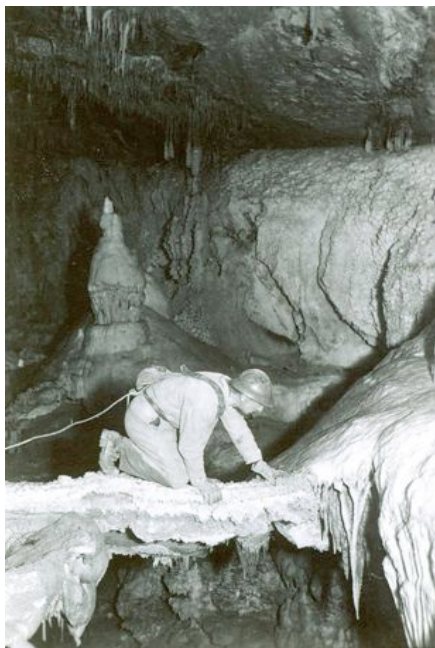
L'exploration de l'étage inférieur en compagnie de Gattet et de ma femme devait me révéler, vers cent vingt mètres de profondeur, un parcours de près d'un kilomètre dans une caverne colossale où les parois et souvent le plancher sont surchargés d'une profusion de cristallisations d'une grande délicatesse et toujours d'une blancheur immaculée.

Les décors souterrains d'Esparros, que nous avons eu l'occasion de montrer aux spéléologues les plus qualifiés, ont toujours fait leur admiration et tous ont déclaré qu'ils n'avaient jamais rien vu de comparable à cette géode, à cette merveille du domaine souterrain.

Les mystérieux Autrichiens qui nous avaient précédés (mais à

faible distance et à modeste profondeur) avaient, paraît-il, manifesté l'intention de revenir l'été suivant. Mais on ne les revît jamais car cette année-là éclata la guerre de 1914.

A vingt-cinq ans d'intervalle, la guerre encore – celle de 1939 – aurait pu faire que nous ne revenions jamais nous non plus à Esparros. Nous y revînmes cependant le 25 juin 1940 par une tempête de pluie qui servit bien notre dessein, car nous étions ce jour-là chargés d'une mission secrète bien inattendue : le



Service des Poudres de l'Armée nous avait confié trois gros sacs renfermant des documents et dossiers ultra-secrets, avec mission de les cacher au plus profond d'une caverne de notre choix, pour les soustraire à l'ennemi.

Dans les couloirs compliqués du gouffre, je me livrai à une escalade acrobatique jusqu'au sommet d'une cheminée où je connaissais un petit réduit très sec. J'y installai soigneusement les sacs. Ils y restèrent cinq années, jusqu'à

la fin de la guerre.

Signalons qu'en 1941 je pus indiquer une cachette à un régiment de cavalerie de Tarbes qui cherchait à soustraire des armes aux recherches et perquisitions de l'occupant. Nous pûmes entreposer et cacher dix tonnes d'armes dans la grotte de Montsaunès (Haute-Garonne).

Ces armes furent récupérées et utilisées en 1943 par l'Armée secrète et servirent pour la Résistance.

En 1942, une activité, aussi différente qu'inattendue, nous ramena au Gouffre d'Esparros.

La camionnette de la Radiodiffusion Nationale s'arrêtait sur la route et un fil téléphonique fut déroulé jusqu'à l'orifice du puits d'entrée.

Ce fut le premier radio-reportage réalisé dans un abîme. Cette séance eut lieu le 23 juin 1942 avec le speaker Pierre Beauvois, les techniciens Clottes et Peteuil et la participation des spéléologues Casteret, Gattet et Loubens. Le Gouffre d'Esparros – cette merveille souterraine – devait enfin être le théâtre de la première messe célébrée au fond d'un gouffre, le 15 avril 1945 pour marquer la fin de la guerre, et pour inaugurer le sanctuaire marial dédié à Notre Dame des Gouffres.

Norbert Casteret

Extrait de :
« Ma Vie Souterraine »

**Réalisé avec l'aimable
autorisation et la précieuse
collaboration
de Sœur Marie CASTERET
(fille de Norbert CASTERET
1940-2007)**